

Des amitiés aristocratiques et politiques au Moyen Âge : modèles et cas pratiques

Simon Hasdenteufel

Introduction

En 2017, Christophe Castaner, alors porte-parole du mouvement « En Marche » et peut-être dans l'euphorie de la victoire de son candidat, clame tout haut dans les médias son admiration pour Emmanuel Macron : « Emmanuel est fascinant », « J'assume cette dimension amoureuse ». Ces réflexions ont énormément étonné, et ont été parodiées avec parfois beaucoup de réussite, mais elles n'ont sans doute pas été prononcées de manière tout à fait innocente. Surtout, pour le médiéviste elles prennent une résonance particulière car les démonstrations d'affection lui apparaissent souvent teintées de motifs politiques.

Un épisode médiéval résonne en effet avec cette actualité. Il est tiré de la chanson de geste du XIII^e siècle, *Ami et Amile*. C'est une histoire, donc fictive, qui raconte une amitié idéale entre deux hommes, Ami et Amile. Ils sont nés au même moment et surtout ils sont de parfaits sosies. Ils se rencontrent à quinze ans et décident de se mettre au service de Charlemagne – période qu'affectionnent les chansons de geste. Au moment de se mettre en route, voici ce qu'Ami promet à Amile : « mon bon compagnon, moi aussi je vous ai cherché pendant sept ans. Maintenant, nous voici assis en ce pré, selon la volonté de Dieu [...] je serai votre dévoué vassal, car vous me faites fort bonne impression »¹. Le lien d'amitié se dédouble ici d'un lien de vassalité. Par ce lien, un homme s'en remet à un autre comme à son supérieur, son suzerain, auquel il doit assistance et service en échange de son soutien. Cette relation d'homme à homme qui irrigue le jeu politique du Moyen Âge centrale, est ainsi fondée sur le vocabulaire et sur les pratiques de l'amitié.

Cependant, comment considère-t-on l'amitié au Moyen Âge ? Quelle est la place et le rôle de cette valeur abstraite dans les sociétés médiévales en Occident ? Il est difficile de répondre par un tableau précis, notamment pour les couches plus modestes de la population, qui sont numériquement majoritaires mais pour lesquelles les sources manquent relativement, hormis à la fin du Moyen Âge².

On s'intéressera ici plutôt à l'aristocratie laïque, avec laquelle je suis beaucoup plus familier, en particulier pour le début et milieu du Moyen Âge. Pour ces élites politiques et sociales, les sources sont plus abondantes : chroniques, chansons de geste, ouvrages savants, mais aussi traités de paix et d'alliances, ainsi qu'enluminures sont autant de portes d'entrées pour découvrir l'amitié des aristocrates pendant le Moyen Âge occidental. Ce qui semble émerger à la lecture de ces sources, comme à la lecture de l'extrait d'*Ami et Amile*, c'est un lien entre amitié et politique. Amitié du cœur et l'amitié politique vont de pair. Les amis forment ainsi une véritable communauté émotionnelle qui partage des pratiques et des références communes³.

¹ D'après la traduction française dans *Ami et Amile*, trad. J. BLANCHARD et M. QUEREUIL Paris, Champion, 1985, p. 21. Pour la version originale, en ancien français, cf. *Ami et Amile*, P. F. DEMBOWSKI (éd.), Paris, Champion, 1987, p. 6.

² La référence incontournable en la matière est Claude GAUVARD, « *De grace especial* ». *Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2010 [1991].

³ Régine LE JAN, « Amitié et politique au haut Moyen Âge », dans *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 3 (HS 11), 2016, p. 57-59.

L'amitié au Moyen Âge n'est donc pas seulement de l'ordre et l'intime et semble ainsi être une notion extrêmement large, au cœur des relations sociales. Elle peut être désignée dans les sources médiévales par plusieurs termes latins parfaitement synonymes : *amicitia*, *amor*, *dilectio*, *affectus*⁴. Une fois traduits, ces termes renvoient pour nous à des réalités très disparates – amitié, amour, le fait de chérir quelqu'un, ou encore l'affection. Pourtant, au Moyen Âge, ces mots servent à décrire une même réalité. On parle d'amitié ou d'amour qu'il s'agisse d'un compagnon, d'une compagne, d'un seigneur, d'un allié, ou encore de Dieu. De même, l'« ami », terme qui émerge en ancien français au cours de la deuxième moitié du XII^e siècle⁵ peut renvoyer à des personnes très différentes, avec pourtant la même idée de lien : un proche, un allié politique, un vassal, mais aussi un membre de la même famille ou du même lignage. On comprend que l'amitié est donc une valeur qui anime et structure la plupart des relations sociales⁶.

Enfin, ce lexique mais aussi les descriptions de l'amitié en présentent une image bien différente de celle que nous connaissons. L'amitié médiévale semble ainsi être présentée par nos sources comme immédiate, inaltérable, éternelle. On est loin des conceptions contemporaines de l'amitié qui sont dynamiques et subjectives : les relations avec nos ami-e-s aujourd'hui évoluent à travers le temps et prennent la forme de sympathies mutuelles qui sont uniques selon chaque relation⁷.

On le devine donc, l'histoire du Moyen Âge, ce n'est pas seulement parler des événements, des guerres ou des « grands hommes ». C'est aussi se questionner sur les mentalités, les représentations et les valeurs de cette époque, ainsi que les manières dont toutes ces données culturelles contribuent à organiser la société. L'histoire de « l'amitié », pour le Moyen Âge comme pour les autres périodes se trouve ainsi au cœur de nombreuses recherches, jusqu'à la très récent « histoire des émotions »⁸. Ici, il ne sera question que de proposer quelques pistes des réflexions.

I. L'amitié, au cœur des réseaux politiques

Les mots, gestes et mises en scène que nous réserverions à l'amitié forte, exclusive – voire à la relation du couple amoureux – imprègnent au Moyen Âge la plupart des descriptions qui rapportent des interactions amicales entre aristocrates, seigneurs et souverains. En effet, l'amitié médiévale est spécifique en ce qu'elle suppose d'entrer dans un jeu d'obligations personnelles et mutuelles⁹. Autrement dit, au Moyen Âge, l'amitié lie les acteurs politiques entre eux par des liens affectifs, là où notre époque actuelle tend plutôt à « objectiver » ces relations en les réglant par les codes des institutions démocratiques ou de la diplomatie internationale.

Étudions de plus près cette amitié médiévale à travers un épisode précis. Avant toute chose, je donne quelques éléments de contexte : la plupart de ces épisodes vont parler de Latins présents en Grèce actuelle au cours du XIII^e siècle. C'est un passage peu connu de l'histoire du Moyen Âge mais, pour faire simple, avec les croisades, des seigneurs du nord et de l'est de la

⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵ Huguette LEGROS, « Le vocabulaire de l'amitié, son évolution sémantique au cours du XII^e siècle », *Cahiers de civilisation médiéval. X^e-XII^e siècles*, 22, 1980, Université de Poitiers, p. 133.

⁶ Relire à ce sujet les intuitions de Michel Foucault. Cf. MICHEL FOUCAULT, *Dits et écrits*, II, Paris, Gallimard, p. 1562.

⁷ Julian HASELDINE (éd.), *Friendship in Medieval Europe*, Sutton Publishing, 1999, p. xix.

⁸ Damien BOQUET et Piroška NAGY, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015.

⁹ Julian HASELDINE (éd.), *Friendship*, *op. cit.*, p. xx.

France, ainsi que du nord de l'Italie, se sont installées en Grèce. Ici, il s'agit de la rencontre entre l'empereur Henri de Flandres et le marquis Boniface de Montferrat à Ipsala (qui est actuellement une ville de Turquie, située près de la frontière avec la Grèce). Le chroniqueur et potentiel témoin des événements, Geoffroy de Villehardouin, raconte ainsi la scène : « Ils vinrent là où la rencontre avait été fixée, en une très belle prairie, près de la cité d'Ipsala. L'empereur arriva d'un côté et le marquis de l'autre. La rencontre se déroula dans une très grande allégresse, ce qui n'était pas étonnant, car ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Le marquis lui demanda des nouvelles de sa fille l'impératrice Agnès : l'empereur lui répondit qu'elle était enceinte, et le marquis en fut très heureux. Celui-ci devint alors le vassal de l'empereur et tint de lui sa terre [...] Ils séjournèrent ainsi deux jours dans cette prairie, au comble de la joie, et ils dirent ensuite que, si Dieu leur accordait de pouvoir se rassembler, ils pourraient encore causer des dommages à leurs ennemis. Ils prirent la décision de se retrouver à la fin du mois d'octobre, avec leurs forces, dans la plaine d'Andrinople pour faire la guerre [à leurs ennemis] [...] Ils se quittèrent alors très joyeux et ragaillardis. Le marquis s'en retourna vers Salonique et l'empereur vers Constantinople »¹⁰.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, cette scène peut avoir quelque chose d'un peu déroutant, du fait du mélange entre d'un côté les éléments d'une scène chaleureuse et amicale ; de l'autre des préoccupations politiques et guerrières. C'est que les rapports politiques entre les deux protagonistes passent par des comportements et des pratiques qui manifestent l'amitié : on n'est pas seulement alliés, on est également amis. Plus précisément, Boniface devient ici par serment « l'homme lige » d'Henri, c'est-à-dire son vassal qui doit, en échange de sa terre, conseil et assistance à son suzerain. Cette relation étroite entre les deux hommes est par ailleurs concrétisée et renforcée par le mariage d'Henri avec la fille de Boniface, Agnès : de la sorte, liens amicaux et liens familiaux tendent à s'entremêler.

C'est également le nombre d'amis, ainsi que la fermeté du lien qui comptent. Le réseau social d'un aristocrate, d'un roi ou d'un empereur constitue le reflet de sa puissance ainsi qu'une source d'action et d'influence. On retrouve cette logique dans l'ouvrage de 1936 du conférencier américain Dale Carnegie *How to Win Friends and Influence People* (souvent traduit plus simplement en français par « Comment se faire des amis »), et plus récemment encore avec la comptabilisation, visible par tout un chacun, du nombre de « followers » sur les réseaux sociaux.

Le chroniqueur Raoul Glaber nous parle ainsi au début du XI^e siècle des alliances nouées par le roi de France Robert II avec plusieurs souverains d'Occident. Après avoir raconté la rencontre amicale entre Robert et l'empereur Henri II à Ivois, le chroniqueur nous dit : « D'autres rois traitèrent toujours Robert avec amitié, comme Aethelred, roi des Angles, Rodolphe, roi des Austrasiens ainsi que Sanche roi de Navarre, en Espagne. Ils lui envoyaient des présents et cherchèrent son aide »¹¹. Les alliances politiques du roi de France supposent ainsi des gestes d'amitié – ici, recevoir des cadeaux et en donner en retour. Cet ensemble de relation garantit à Robert II de nombreux soutiens, une place de choix dans la géopolitique occidentale, mais aussi un prestige notable. Par ailleurs, plus ces cadeaux sont importants, plus ils assurent d'une alliance ferme.

II. Un engagement physique, corporel

¹⁰ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éd. J. DUFOURNET, p. 311.

¹¹ Régine LE JAN, « Amitié et politique... », *art. cit.*, p. 65.

Les démonstrations d'amitié passent par un ensemble de mots mais aussi de gestes et d'attitudes corporelles. À nouveau, ces manifestations physiques – qui relèvent plutôt de l'intime et du subjectif à notre époque – constituent au Moyen Âge des rites publics et codifiés dans le cadre des amitiés médiévales¹². Le banquet, *convivium* inaugure souvent une alliance et peut se répéter à plusieurs reprises pour rappeler l'amitié des alliés politiques. Henri et Boniface ont très certainement festoyé avec leurs hommes lors de leur rencontre à Ipsala. Plus largement, les relations entre aristocrates sont véritablement rythmées par ces banquets qui réaffirment la bonne entente entre les alliés. Le caractère matériel et charnel du banquet a également son importance : on partage la nourriture et la boisson avec ses pairs. Au milieu du Moyen Âge, ces moments de convivialité sont aussi l'occasion de clamer de la poésie courtoise, lyrique et épique qui exalte les valeurs de l'amitié entre aristocrates. En somme, l'amitié médiévale entre aristocrates se joue selon les règles d'une véritable « société du spectacle »¹³.

Toutefois, amitié ne veut pas dire absence de concurrence, surtout dans la société aristocratique médiévale. Le banquet amical devient ainsi souvent le lieu d'une compétition à travers l'échange de cadeaux : celui qui est en mesure d'offrir les cadeaux les plus beaux et les plus onéreux, non seulement affiche sa puissance, mais par ailleurs s'attache plus étroitement la fidélité de ses alliés qui lui sont redevables. Les puissants ecclésiastiques prennent part à ce jeu de concurrence, dans la mesure où ils sont eux aussi des acteurs politiques. On a ainsi le récit de la conclusion d'une alliance au XI^e siècle, entre d'un côté Adalbert, archevêque de Brème en Germanie, et de l'autre un roi danois : « il se réconcilia avec le fier roi et chercha par le moyen de présents et de festins à surpasser les richesses royales avec la démonstration de son pouvoir épiscopal. Finalement [...] un banquet de huit jours fut donné de part et d'autre, afin d'affirmer la nouvelle alliance que l'on avait conclue »¹⁴. La fête devient ainsi pour l'archevêque l'occasion de tenter de se montrer en position supérieure par rapport au roi.

Au-delà des banquets, l'amitié médiévale entre acteurs politiques peut également prendre des formes qui auraient de quoi nous surprendre et qui soulignent combien l'engagement personnel et corporel constitue une part notable de la relation amicale. Une scène de la *Vie* de l'évêque Ulrich d'Augsbourg nous décrit ainsi les adieux entre ce dernier et l'empereur germanique Otton le Grand : pressé par l'amour, l'empereur convia une dernière fois l'évêque à parler avec lui dans sa chambre où ils conversèrent amicalement de diverses affaires en présence de l'impératrice qui avait été invitée elle aussi¹⁵. Ce que nous interpréterions comme une scène d'intimité amicale, voire amoureuse, est ici une rencontre politique. Toutefois, les textes médiévaux décrivent ces rencontres avec le vocabulaire des effusions sentimentales, d'autant plus dans le cas présent que nous avons affaire à un récit « hagiographique », c'est-à-dire une histoire qui narre la vie d'un saint de manière embellie et élogieuse. Sur le modèle de l'amour chrétien, les deux personnages sont présentés selon une entente harmonieuse. Mais, c'est aussi le rappel que, pour avoir de l'influence sur un souverain, il faut être dans son cercle d'amis.

¹² Plusieurs de ces rites sont abordés par Gerd ALTHOFF, « Friendship and Political Order », in, J. HASELDINE (éd.), *Friendship*, op. cit., p. 94 et suiv.

¹³ Damien BOQUET et Piroška NAGY, *Sensible Moyen Âge*, op. cit., p. 153.

¹⁴ *Magistri Adam Bremensis gesta Hamburgensis ecclesiae pontificum*, éd. B. SCHMEIDLER, *MGH SSrG* 2, III, 18, p. 161.

¹⁵ *Gerhardi vita sancti Oudalrici episcopi Augustani*, éd. G. WAITZ, *MGH SS* 4, p. 407.

Dans le même ordre d'idée, on peut mentionner les nombreuses scènes de baiser entre chevaliers – je reviendrai plus en détail sur l'une d'entre elle pour finir. Il n'y a dans toutes ces manifestations aucune connotation homosexuelle, mais plutôt un ensemble de gestes qui manifestent des engagements politiques et sociaux mutuels, ainsi que l'appartenance à une même communauté. Aujourd'hui comme au Moyen Âge, les jeux de réseaux existent et la proximité personnelle et amicale avec des gens d'influence est gage de pouvoir. Toutefois, à notre époque, ces jeux de réseau sont officiellement frappés du soupçon car hors des cadres officiels – même si dans les faits cela ne suffit pas à les neutraliser. À l'inverse, au Moyen Âge, ces réseaux d'amitiés constituent la règle et l'habitude dans le jeu politique¹⁶. Les liens amicaux étant essentiels, il convient donc non seulement de les ritualiser, mais aussi de les faire reposer sur des signes d'attachement personnels très forts, garants de la sûreté du lien¹⁷.

III. Une vertu aristocratique ; une qualité chevaleresque

L'amitié est par ailleurs perçue comme une vertu par les gens du Moyen Âge. Cette vision est issue de plusieurs influences, dont l'héritage de la philosophie antique, notamment à travers deux auteurs, Cicéron et Aristote. Le milieu du XIII^e siècle, voit ainsi l'arrivée en Occident d'une œuvre majeure d'Aristote, l'*Éthique à Nicomaque*¹⁸. Ce texte, intégralement disponible en 1246-7, et dont les livres VIII et IX sont consacrés à l'amitié et font rapidement autorité : les statuts de 1255 de l'Université de Paris, le font entrer dans le cadre des cours ordinaires¹⁹.

L'*Éthique* définit trois sortes d'amitié : l'amitié vertueuse, l'amitié utile, l'amitié délectable. Ce schéma ternaire, a séduit les savants du Moyen Âge qui retiennent ainsi trois catégories : le bon, l'utile et l'agréable. Parmi ces trois catégoriques c'est le « bon », autrement dit l'amitié vertueuse, qui est la plus estimable²⁰. Plus encore, ce qui semble avoir attiré l'attention des gens du Moyen Âge, c'est le lien que font Cicéron et Aristote entre amitié et vie de la cité. Il faut dire que ces deux auteurs ont également été en leur temps des individus qui se sont frottés au pouvoir – voire qui ont eux-mêmes fait de la politique, comme Cicéron, ce qui lui a valu de perdre sa tête et ses mains. Il n'y a ainsi pour Aristote et Cicéron de véritable amitié que politique : la véritable amitié, c'est celle qui sert la cité ou la communauté – pour le Moyen Âge, c'est aussi celle qui se met au service de l'ordre divin du monde. Être ami, c'est être pris dans une relation politique.

Au-delà de ces considérations philosophiques, les aristocrates médiévaux voient également l'amitié comme une marque de liberté et de force guerrière. L'amitié c'est pour eux un soutien librement choisi, entre hommes libres, avec des implications guerrières, mais aussi une émotion noble, raffinée et exaltée, qui reflète donc le rang et le prestige social²¹. C'est l'émotion des grands modèles chevaleresques du milieu du Moyen Âge, à l'image des relations entre Roland et Olivier, ou encore entre Yvain et Gauvain que célèbrent les chansons de geste. En conséquence, c'est une valeur aristocratique par excellence.

¹⁶ Gerd ALTHOFF, « Friendship », *art. cit.*, p. 100.

¹⁷ Hugnette LEGROS, « Le vocabulaire de l'amitié », *art. cit.*, p. 131.

¹⁸ Selon la chronologie adoptée la plus fréquemment aujourd'hui, l'*Éthique à Nicomaque* correspond aux cours donnés par Aristote dans l'école qu'il fonde à Athènes, le Lycée, entre 334 et 322 av. J.-C., date de sa mort. Cf. Bénédicte SERE, *Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Brepols, 2007, p. 17-18 et p. 31-35.

¹⁹ *Ibid.*, p. 39.

²⁰ *Ibid.*, p. 67.

²¹ Damien BOQUET et Piroska NAGY, *Sensible Moyen Âge, op. cit.*, p. 79 et 98.

On voit bien que l'amitié ne renvoie pas seulement à des jeux d'alliances politiques entre souverains, c'est aussi ce qui structure l'ensemble de l'aristocratie médiévale autour de références communes, au-delà des appartenances politiques. Que l'on pense ainsi à la chevalerie européenne : les membres de cette communauté sont des amis, appartenant au même groupe, avec des références culturelles communes. Parmi ces références on retrouve la prouesse guerrière, la générosité désintéressée – et en même temps le mépris du vulgaire – ainsi que l'influence des récits issus de la « matière de Bretagne », autour du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde²². Ces chevaliers partagent des moments de convivialités, comme on l'a dit. Pourtant, n'oublions pas qu'ils sont aussi conduits à s'affronter – mais, sans pour autant cesser d'être des amis. C'est notamment le cas lors des tournois, on l'on se mesure entre pairs. Mais c'est aussi le cas au cours des guerres que l'on pourrait dire « féodales ». Ces guerres sont un moment où l'on tue certes des paysans ou la piétaille et où l'on brûle des villages ou vole des terres. Toutefois, on évite de se tuer entre chevaliers. On se teste, on se provoque, parfois on fait prisonnier un adversaire, non sans violences, mais on le met rarement à mort²³. Car que l'on soit du royaume de France, d'Angleterre ou du Saint-Empire, on appartient à la même communauté. Cela n'est bien sûr pas toujours vrai, dans la mesure où il y a eu des conflits violents²⁴. Néanmoins, en général, celui qui rompt ces règles est fermement condamné par ses pairs, mais aussi par les sources car il rompt l'amitié. On est donc bien loin des guerres actuelles où l'on affronte un ennemi, souvent diabolisé, avec la volonté de lui nuire le plus possible – les guerres mondiales du xx^e siècle et plus largement les nouvelles conflictualités en sont l'illustration, avec son lot de mutilations et meurtres en masse de l'adversaire. La logique de la guerre féodale change toutefois à la fin du Moyen Âge, avec la Guerre de Cent Ans qui voit se développer de nouvelles formes de guerres.

IV. Quand il est dur de garder ses amis

Si l'amitié vertueuse est valorisée comme la meilleure forme d'amitié – voire comme la véritable amitié, « en soi » – en revanche il y a deux autres sortes d'amitié qui peuvent être mal perçues : l'amitié agréable et l'amitié utile, où l'on cherche uniquement sont plaisir et son bénéfice personnel. Ce sont des amitiés considérées vites acquises et vites rompues – instables et variables. Albert le Grand les compare ainsi au vent qui souffle de façon instable ; Thomas d'Aquin au flux de la marée, qui vient et s'en va. Ces amitiés égoïstes et éphémères sont donc l'apanage des « méchants » et les pécheurs, caractérisés par leur inconstance²⁵. Le méchant, c'est celui qui n'est pas un ami sincère, qui rompt l'amitié – autrement dit qui contrevient aux

²² Dominique BARTHELEMY, *La chevalerie. De la Germanie antique à la France du XIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2007 ; J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Pluriel, 2008. Un épisode riche d'analyse sur l'amitié chevaleresque est celui du duel entre Yvain et Gauvain – ces deux amis ignorent alors qu'ils combattent l'un contre l'autre du fait de leurs armures. La scène, tout en insistant sur l'intensité physique du combat, ne mentionne absolument jamais l'intention de tuer l'adversaire et les deux combattants semblent prendre soin de se ménager mutuellement, même sans connaître l'identité de chacun. Cf. CHRETIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion*, éd. C. PIERREVILLE, Paris, Champion, 2016, p. 475-85.

²³ Dominique BARTHELEMY, *La chevalerie*, op. cit.

²⁴ Florian MAZEL, « Amitié et rupture de l'amitié. Moines et grands laïcs provençaux au temps de la crise grégorienne (milieu XI^e-milieu XII^e siècle) », *Revue historique*, 633, 2005/1, p. 56-7, tire un bilan de ces perspectives d'étude, en soulignant toutefois qu'elles ne doivent pas non plus « dédramatiser » excessivement les conflits, en leur faisant perdre leur spécificité locale et temporelle qui doit toujours être analysée avec finesse. Il propose ainsi une étude du conflit de Chorges dans les années 1080 et la crise de l'amitié qu'il révèle.

²⁵ Bénédicte SERE, *Penser l'amitié au Moyen Âge*, op. cit., p. 83-7.

alliances, aux pactes ou aux serments. Il y a du coup une véritable pression sociale : on fait attention avant de rompre avec un pair, au risque d'être décrédibilisé²⁶. C'est d'ailleurs de là que vient l'un des anti-modèles notoires de la culture chevaleresque : le félon. La figure littéraire la plus connue est celle de Ganelon – personnage ayant véritablement existé, mais devenu après coup le traître par excellence dans la *Chanson de Roland* : présenté comme le beau-frère de Charlemagne et le beau-père de Roland, il s'arrange pour que ce dernier soit pris dans une embuscade des musulmans²⁷. Le traître peut d'ailleurs avoir affaire aux cultures étrangères. Dans le contexte des croisades, on relève aussi une tendance des chroniqueurs latins à présenter les empereurs byzantins comme des félons qui passent leur temps à vouloir trahir les croisés²⁸. Enfin, il existe quand même quelques traîtres sublimes au traitement plus nuancé²⁹.

De manière plus subtile, le réseau d'amitiés des aristocrates est parfois si dense dans ses connexions qu'il conduit souvent à de véritables dilemmes politiques qui sont en même temps imprégnés de considérations morales.

Intéressons ici à un dernier épisode, dans la Grèce médiévale dominée par les Latins. Vers les années 1250, le prince de Morée (actuel Péloponnèse, au sud de la Grèce), Guillaume II de Villehardouin, se voit refuser la prestation d'hommage par le duc d'Athènes Guy de la Roche et d'autres seigneurs qui refusent désormais de reconnaître Guillaume comme leur suzerain, et le considèrent seulement comme leur pair. Dans cette affaire qui nous est racontée par *La chronique de Morée*, un personnage se trouve en porte à faux : le seigneur Geoffroy de Karytaina. Ce dernier doit choisir entre ses deux amis : d'un côté le prince Guillaume qui est son suzerain, mais aussi son oncle, et le duc Guy de la Roche qui est son beau-frère³⁰. Le texte de la chronique nous dit que Geoffroy de Karytaina était le meilleur ami de Guy, si bien que c'est vers ce dernier qu'il se tourne, après avoir « bien réfléchi et débattu en son cœur » – on retrouve ici l'utilisation d'un vocabulaire des sentiments, imbriqué avec des questions politiques. Les deux compagnons, Geoffroy et Guy, se retrouvent alors dans la joie et, évidemment, ils festoient pour manifester leur amitié et donc leur alliance politique.

Le texte de *La chronique de Morée* nous indique toutefois « qu'ils eurent plus tard à se repentir » de cette alliance. En effet, Geoffroy de Karytaina est extrêmement critiqué par la chronique, comme un « neveu ignoble », tandis que son suzerain Guillaume est frappé par une « tristesse profonde » quand il apprend cet événement. Pourquoi la chronique nous présente ainsi les événements ? Il y a sans doute le fait de trahir son suzerain qui constitue une faute grave dans la société féodale. Il faut également rappeler que ce texte est très favorable au prince

²⁶ Gerd ALTHOFF, *Family, Friends and Followers. Political and Social Bonds in Early Medieval Europe*, Cambridge, 2004, p. 70 ; Barbara H. ROSENWEIN, « Les émotions de la vengeance », in D. BARTHELEMY, F. BOUGARD et R. LE JAN, *La Vengeance, 400-1200*, Rome, École Française de Rome, 2006, p. 237-57.

²⁷ Maïté BILLORE et Myriam SORIA, *La trahison au Moyen Âge. De la monstruosité au crime politique (ve-xve siècle)*, Rennes, PUR, 2010.

²⁸ Marc CARRIER, *L'Autre chrétien pendant les croisades. Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin*, Saarbrücken, 2012.

²⁹ C'est notamment le cas du comte Renaud de Dammartin : accusé – à tort – de velléités de régicides pendant la bataille de Bouvines en 1214 où il est perdant, il demeure pourtant décrit avec un certain panache au cours de cet affrontement. D. BARTHELEMY, *La Bataille de Bouvines. Histoire et légendes*, Paris, Perrin, 2018, p. 57 et p. 127-31.

³⁰ Ce texte médiéval existe en plusieurs versions, dont une en grec et une en ancien français. Ces deux versions relatent l'épisode, avec quelques différences de contenu. Cf. *Chronique de Morée*, éd. R. BOUCHET, Paris, les Belles Lettres, 2005, p. 134-9 ; *Livre de la conquête de la principauté de l'Amorée. Chronique de Morée*, éd. J. LONGNON, Paris, H. Laurens, 1911, p. 80-7. Cf. aussi Isabelle ORTEGA, « Geoffroy de Briel, un chevalier au grand cœur », *Bizantinistica*, 3, 2001, p. 329-41.

Guillaume de Villehardouin, qui est l'un des héros du récit. Enfin, l'histoire donne raison au vainqueur, or, les deux alliés, Geoffroy et Guy, sont finalement battus par le prince, ce que la chronique interprète en des termes moraux. C'est parce que Geoffroy a rompu son amitié qu'il a été vaincu : la victoire, accordée par Dieu qui est juge des actions et des âmes, ne peut pas revenir à celui qui rompt son amitié et qui perturbe l'ordre social. Toutefois, il est intéressant de voir aussi comment l'on retourne promptement et presque « facilement » à un état normal des relations. Guillaume contraint ses adversaires à se replier dans Thèbes et ravage la région – autrement dit, on pille et détruit les villages, on fait pression sur ses adversaires, mais on ne les tue pas. Enfin, Lorsque Geoffroy et Guy se rendent, ils doivent s'humilier devant le prince en lui demandant pardon, ce que ce dernier accepte en échange d'un hommage. Vient alors le temps des réconciliations entre chevaliers, où l'on retrouve les gestes de l'amitié : le prince Guillaume donne un baiser sur la bouche à Guy, on organise des banquets mais aussi des joutes – l'occasion pour les chevaliers vaincus de redorer un peu leur blason de guerriers.

Selon l'idéal aristocratique, l'amitié semble ainsi constituer un état normal des choses, qui ne serait perturbé que ponctuellement par des personnages considérés comme des ambitieux ou des parjures – mais qui peuvent se racheter par la suite en accomplissant des actions conformes à l'éthique chevaleresque. À cet égard, la figure de Geoffroy de Karytaina est intéressante car s'il est un « ignoble neveu » dans l'épisode que nous venons de voir, il se distingue plus tard, à de nombreuses reprises, comme un chevalier exemplaire, valeureux, refusant la fuite lorsque la bataille semble pourtant perdue et préférant honorer l'amitié pour son seigneur. L'image d'un personnage devient ainsi fonction de sa capacité à obéir à un ensemble de système de valeurs. L'amitié n'est donc pas seulement une émotion intime – c'est un véritable ressort de la société médiévale.